

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS.

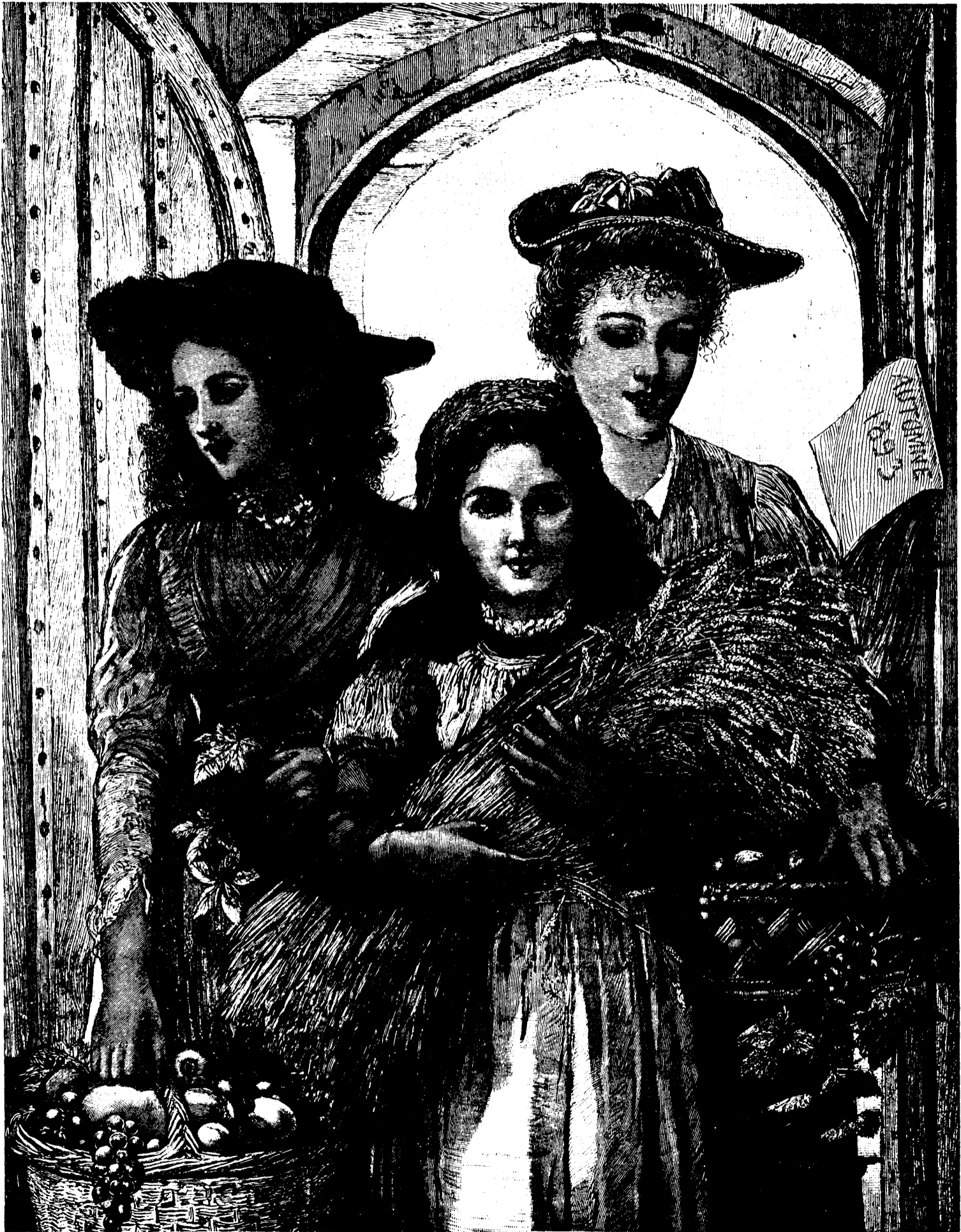
Un an, \$2.00 - - - Six mois, \$1.00  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 494.—SAMEDI, 21 OCTOBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



AUTOMNE 1893 : LA MOISSON EST FAITE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 OCTOBRE 1893

## SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du *Monde Illustré*, par J. St-E. — Poésie : A ma noble protectrice Mme M\*\*\*, par Firmin Picard — A Denis Ruthban, par Viator. — Beauharnois, par J. St-E. — Poésie : L'homme et la mer, par René Ponsard. — Note sur la littérature française (avec portraits), par Pierre Bédard. — Lutte et victoire, par Fauvette. — Le cas de conscience, par Nadab. — Propos du docteur, par Dr Ambo. — Poésie : Quinze ans, par E.-Z. Massicotte. — Nouvelle canadienne : Une vaillante Canadienne, par Régis Roy. — Episode d'une chasse au lion, par général Marguerite. — Le jeu des lettres. Notes et faits : Education de la famille, etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Feuilletons : Les deux mariages de Cécile ; Les mangeurs de feu. — Jeux d'esprit.

GRAVURES. — Automne 1893 : La moisson est faite. — La visite en France de l'escadre russe : Portraits : L'amiral Averlane ; Le capitaine de vaisseau Tchoukhine ; La canonniers de 1ère classe Teretz ; Le croiseur de 1ère classe *Pamiat-Azova* ; Le croiseur de 1ère classe *Amiral Nakhimoff* ; Le cuirassé d'escadre *Empereur-Nicolas 1er*. — A travers le Canada : Beauharnois : Bâtisse de l'Aqueduc ; Résidence du major J. Deslauriers ; Manufacture de meubles Kilgour. — Gravure du feuillet.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## ENTRE-NOUS



Anglais, Hooper, avait une femme, et cet imparfait — le verbe, pas Hooper — prouve qu'il est veuf.

Il est cependant vrai que Hooper est imparfait lui-même, puisqu'il est accusé d'avoir tué sa légitime, mais cela n'est pas prouvé.

En attendant que le jury décide la question, on a ouvert une enquête et interro-

gé plusieurs témoins, dont quelques-uns me semblent de grands observateurs, presque des génies.

Ces braves gens ont généralement cru s'apercevoir que Hooper était devenu nerveux quand sa femme est morte, et l'un d'eux a même ajouté très finement "qu'il avait bien vu qu'il y avait quelque chose de travers"

Plus tard, quand il a été arrêté et mis en prison, des journaux ont aussi gravement annoncé que l'accusé paraissait nerveux.

\*\* Cette confirmation de l'état de nervosité d'un individu accusé d'avoir assassiné sa femme est vraiment extraordinaire et je m'étonne de la profondeur d'esprit de ceux qui l'ont constaté.

J'ai relu ces dépositions des témoins et ces articles de journaux et j'ai cru qu'il fallait évidemment en conclure que Hooper devait être un être

supérieurement canaille pour avoir pu paraître nerveux, dans une situation si ordinaire et quand rien ne pouvait le justifier d'éprouver la moindre sensation apparente.

Il est clair que ce gaillard là ne sait pas prendre la chose du bon côté.

Quoi de plus simple, de plus naturel, de plus ordinaire, en effet, que d'être accusé d'avoir tué sa femme ? Cela ne se voit-il pas tous les jours ?

Ah ! si Hooper s'était contenté de rire de l'accusation et même de s'écrier avec le plus grand sang-froid, qu'il s'en moquait comme de Colin Tampon, il aurait fait preuve de bons sens et même d'innocence.

Mais paraître ennuyé ; tracassé nerveux !!!

Quel cynisme !

\*\* Notez bien que je n'ai ni la mission ni la prétention de défendre Hooper, que je ne connais pas et ne désire connaître en aucune façon, mais je trouve assez absurdes ces réflexions faites sur l'état nerveux du prisonnier.

Coupable ou non, nous savons tous qu'il ne doit pas être précisément sur un lit de roses et qu'il aimerait mieux se promener tranquillement dans le parc de la montagne et aller passer sa soirée à l'opéra français, plutôt que de vivre dans la compagnie de géoliers plus ou moins gais.

Il est vrai, aussi, qu'il a acheté du poison pour tuer un chien, et que ce n'est pas le chien qui est mort.

Je comprends qu'on soit un peu nerveux en pareille circonstance.

\*\* Du poison aux pilules, il n'y a pas loin.

La patrie des pilules, dit un pharmacien français, est l'Angleterre.

Les citoyens de la Grande-Bretagne en avalent, par jour, le nombre fabuleux de 5,643,961. Tout citoyen, depuis le plus ancien vieillard jusqu'au plus jeune baby, consomme au moins une pilule par semaine.

Ces petites boules consommées donneraient un poids de deux cent mille livres et, si on les plaçait bord à bord, en une seule ligne, donneraient deux fois la distance de Liverpool à New York.

Il serait intéressant, tout à fait, dit le pharmacien en question, de rechercher la part qui revient à la suggestion dans l'action exercée par ces pilules. Il est vraisemblable qu'une race, si bien trempée qu'elle fût, ne résisterait pas longtemps à l'absorption d'une telle dose de remèdes, si les pilules qu'on lui administre avec tant de libéralité étaient douées d'une réelle action médicamenteuse.

Un statisticien devrait bien donner le nombre de pilules absorbées, par jour, aux Etats-Unis.

\*\* Il y a des gens qui utilisent leurs loisirs à prendre des pilules, et d'autres qui passent leur temps à faire, avec difficulté, un ouvrage très facile et très simple.

Un journal nous annonce qu'un brave Canadien vient de terminer la construction du bâton de barbier dont il doit orner la devanture de sa boutique et que le dit bâton se compose de 5,475 morceaux de bois.

Eh bien, voilà un garçon qui mériterait une punition sévère pour avoir employé 5,474 morceaux de bois de plus qu'il ne fallait pour faire un bâton de barbier.

J'ai vu, un jour, dans une exposition, non loin d'ici, un damier composé aussi de plusieurs morceaux de bois et, disait la pancarte, qui avait coûté presque autant de milliers d'heures de travail.

Des juges inclinaient à accorder un prix à l'auteur de ce travail, d'autres s'y opposaient, et l'un de ces derniers soutint sa cause à peu près de la manière suivante :

— Regardez le dessin de la bordure, la disposition des couleurs ; trouvez vous cela bien fait ?

— Non, mais c'est un pauvre ouvrier qui n'a reçu aucune notion de dessin.

— Justement, et c'est pourquoi il aurait dû mieux employer son temps, étudier, travailler, devenir ouvrier instruit et par suite améliorer sa position, plutôt que de produire cette chose idiote

qui ne prouve aucun talent, mais seulement une patience chinoise.

Le fabricant du damier n'eut pas de prix, se plaignit aux juges, qui lui donnèrent leurs raisons.

Ils avaient affaire à un homme intelligent qui comprit la justesse des réflexions qu'on lui avait faites, il alla à l'école du soir et fit de rapides progrès qui lui permirent bientôt d'obtenir un salaire plus élevé.

C'est un bon ouvrier qui ne fera plus jamais de damier de dix ou vingt mille morceaux, mais qui en fabriquera de beaucoup plus beaux et qui lui rapporteront davantage.

\*\* Une bonne nouvelle pour les ménagères : le prix des œufs va baisser.

La poule, dit un journal scientifique, n'a plus le monopole de faire des œufs. Le problème de la fabrication des œufs artificiels, soulevé depuis longtemps, a été résolu à New-York même, et l'on prétend que cela ne pouvait arriver qu'en Amérique.

On avait déjà annoncé, à diverses reprises, que l'on avait découvert le moyen de faire des œufs sans l'aide des poules ; mais, jusqu'à présent, il n'était sorti que des "canards" des prétendus œufs artificiels. Cette fois, cependant, la nouvelle de cette grande découverte est officielle. On annonce, en effet, d'Albany, qu'une requête, en bonne et due forme, vient d'être remise au secrétaire de l'Etat de New-York, lui demandant l'autorisation requise par la loi pour la formation d'une compagnie "ayant pour but de fabriquer et de vendre des jaunes d'œufs !"

La "Compagnie américaine des jaunes d'œufs," comme elle s'intitule modestement, aura son siège à New-York ; mais elle se réserve le droit de se créer successivement des succursales dans toutes les grandes villes des Etats-Unis, pour l'exploitation de sa merveilleuse invention.

Que vont dire les coqs ?

\*\* Quoi qu'on en ait dit encore dernièrement, l'année 1893 se passera sans guerre en Europe.

L'alliance franco-russe est trop forte.

Tant mieux, car comme l'a si bien dit Walter Scott : "La guerre est le seul jeu où les deux partis se trouvent en perte quand il est fini."

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On nous annonce le mariage de M. le docteur Joseph Nolin, un collaborateur du MONDE ILLUSTRÉ, dont les poésies ont été bien goûtées.

Nos félicitations.

\*\*

PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Gatinois*, Pointe-Gatineau. — Un nom responsable, bien au long, s. v. p. ?

*Charité*, Saint-Hyacinthe. — C'est encore là l'effort d'une débutante ; néanmoins, il se produit avec assez de succès. De plus, comme le sujet choisi est fort édifiant et passablement bien traité, votre *Parallèle* obtiendra la place que vous sollicitez dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ.

*R. d'Amiens*, Ottawa. — Ça n'est pas encore d'un poète consommé, mais il y a de la promesse. Quant à la nouvelle dont vous parlez, acceptée ; elle passera bien vite.

Mais, pour ces statuts, etc., que sollicite votre ami, il est bien difficile de se procurer plus qu'on ne peut trouver dans le journal même : sauf, toutefois, en écrivant à la directrice du *Biographe* : "Villa-Marie, Lormont, — Bordeaux, Gironde (France).

A MA NOBLE PROTECTRICE MME DE M\*\*\*

## L'ENFANT (BLUETTE)

Penché sur le sein maternel,  
L'enfant, dans sa grâce naïve,  
Semble emprunter des mots au ciel  
Disant sa tendresse expansive.  
A sa mère, pour l'exalter,  
Il gazouille des vœux sans suite,  
Et ne cesse de répéter  
Ces mille riens qui l'ont séduite !

Doux comme le parfum des fleurs  
—Ou le flot mourant au rivage  
En murmure berçant les fleurs—  
S'élève son joli langage.  
De ses accents mélodieux  
Nul ne dira la mélodie ;  
De ses petits airs gracieux  
Qui peut égaler l'innocence ?

Son tendre babil enfantin  
Des sons de la lyre de l'ange  
Paraît être un écho lointain :  
Tel, sur l'onde calme qu'il frange,  
Glisse le zéphyr, recueillant  
Les douces voix des gouttelettes,  
Lave de cristal scintillant,  
Aux irradiantes facettes !

A nos champs Dieu donne les fleurs,  
A l'oiseau des bois sa parure ;  
Au bleu firmament ses splendeurs,  
Au ruisseau furtif son murmure :  
Mais il donne au petit enfant  
Son œil limpide et sa tendresse :  
Son sourire, ou son pleur touchant....  
....Surtout, son baiser plein d'ivresse !

ENVOI :

Madame,

Pour dépeindre vos talents, vos vertus, votre radiance, votre bonté toute pleine de noblesse, il faudrait une plume de Racine, une éloquence de Bossuet, jointes à une âme de Fénelon. Je n'ai point l'outrecuidance de croire égaler le cœur de celui-ci, l'inimitable parole de celui-là, et bien moins encore le génie du premier !

N'osant effleurer un sujet aussi élevé que celui de vos qualités, je me suis rejeté sur l'Enfance—que vous aimez—et c'est une simple bluette que j'ai commise. A qui aurais-je pu la dédier mieux qu'à l'une des plus nobles mères canadiennes—ces mères que l'Europe envie ?

C'est une hardiesse frisant la témérité, que d'oser vous offrir ces pauvres bouts rimés : et cependant si, dans votre grande bienveillance, vous daigniez les accepter, combien vous rendriez heureux, madame, celui qui se proteste, avec le plus profond respect et la plus entière gratitude,

Votre très humble et  
très obéissant serviteur,  
FIRMIN PICARD.

A DENIS RUTHBAN

2<sup>e</sup> LETTRE

Je relis, par une journée ensoleillée de fin de septembre, pour me remettre en route, la première lettre à votre adresse, et je trouve de plus en plus qu'elle est l'écho fidèle de ce que pensent ceux qui voient en vous l'étoffe du littérateur qu'on applaudira, sans arrière-pensée, dans un avenir peu éloigné.

Nous savons tous que vous n'avez jamais eu l'envie de poser à l'écrivain : c'est un titre de plus à l'admiration que l'on éprouve pour votre beau talent ; et le fait de dire au public les bonnes choses que l'on pense de votre personnalité littéraire, n'est pas, que je sache, un attentat à faire chanceler votre vertu d'humilité.

Au contraire, c'est l'éloge mérité qui vient encourager le vaillant lutteur entré sans crainte dans la lutte ardente ; c'est l'appoint d'une bonne pa-

role au moment même où les délices de Capoue pourraient essayer d'endormir un instant peut-être toute la vivacité d'un esprit qui se doit à lui-même et aux autres de ne jamais rester silencieux.

"Brin d'herbe," à la prose si délicate de touche, si naturelle, si vraie et partant si touchante, vous écrivait, un de ces jours du mois de juin dernier : que vous étiez capable d'écrire de jolies choses quand vous parlez de sujets que vous connaissez et que vous aimez.

J'en sais un, moi, que vous connaissez et que vous aimez : la critique ! et c'est sur ce thème varié à l'infini que je voudrais vous voir broder de ces jolies choses que vous avez le don de rendre agréables, instructives, parce qu'elles sont l'œuvre d'études très fortes et de connaissances approfondies.

N'allez pas songer, ami Ruthban, à dormir sur les lauriers que l'on peut vous donner ; il en est d'autres encore qui vous attendent dans ce vaste champ de la critique où—*rari nantes*—n'ont fait que passer, pour le plus grand mal de beaucoup des jeunes écrivains d'aujourd'hui, certains esprits étroits qui ne voulaient point mesurer les talents en herbe que de la hauteur de leur morgue pédantesque et à la mesure de leur égoïsme d'écrivain parvenu.

Vous rappelez vous cette journée splendide à bord du bateau, un de ces jours des vacances de l'an dernier ? Elle compte dans ma vie de déboires et de rancœur, comme une des plus radieuses que l'on aime tant à évoquer quand le monde se fait méchant et que la fortune bat de l'aile bien loin de vous.

Quel soleil ! quels horizons lumineux ! Accoudés au bastingage, nous divisions d'art, de littérature, d'esthétique, de diction, d'élocution, voire même d'un brin de politique. Mais je me souviens surtout de notre entretiens sur les hontes littéraires de Canada. N'enous ne discussions pas Routhier, le maître à nous tous, qui rêvait aux grandes choses qui lui offrirait le spectacle de la côte nord dans toute sa majestueuse beauté, et ce, à dix pas de nous ; on ne le discute pas, on l'admire sans réserve, et nous étions d'accord sur ce sujet comme sur bien d'autres que les exigences de notre vie de chaque jour ne nous permettent pas de dévoiler.

Et puis ce fut le tour de Fréchette, Lemay, Chauveau ; nous déplorions l'absence de toute critique vraiment digne de ce nom dans le champ de la littérature canadienne, car nous ne voulions pas donner le nom de critique à ces éreintements pour la galerie donnés à quelques-uns de la littérature du pays, par quelques-uns de cette école qu'il convient de ménager, ou gare à l'échine ! Oh ! non. Je ne veux pas prostituer ce mot-là en l'accolant à ces écrits qui ont valu, dans le temps, une avalanche, une bordée de je ne sais plus quoi venant de tout côté.

Voyez-vous, la jeunesse s'indignait de voir tant d'arrogance chez ceux-là qui nous avaient devancés dans la carrière, c'est vrai et, qui justement pour cela et à cause de cela devaient sinon modérer les coups, du moins en calculer mieux la portée et les effets. Et ce fut un concert de malédictions sur la tête des iconoclastes et les plus meurtris ne furent certainement pas ceux que l'on voulait écraser : c'est ainsi qu'il arrive souvent dans le meilleur des mondes... de la critique rageuse à tant la ligne.

Et je vous écoutais parler d'art, de déclamation et de saine critique, essayant, mais en vain, de retenir le soleil déclinant à l'horizon, d'empêcher la fuite du temps, de ces heures si précieuses où je pouvais, à l'aise, deviner en vous l'homme déjà mûr pour entrer de plain pied dans l'arène et d'imposer silence à ceux qui ne savent trouver dans la critique des œuvres que le désir de faire mousser quelque'un ou d'empêcher un talent hors ligne de porter ombrage.

Oui, il appartenait à un jeune homme de votre trempe, nourri de la sève des auteurs sérieux et de grande lignée, abreuvé à la source vive des intelligences d'élite qui ont laissé sur le monde une empreinte que le temps ne saurait effacer, il vous appartient d'étudier notre position au point de vue littéraire, de considérer les causes d'infériorité de notre littérature nationale, d'apporter le re-

mède à cet état de choses, en un mot, tracer les voies véritables dans lesquelles le bataillon des jeunes doit entrer pour jeter du lustre et de l'éclat sur les lettres canadiennes.

C'est une rude tâche, direz-vous ? Elle est tentatrice, et je ne serais pas surpris de vous voir un jour résolument à la besogne, n'ayant de repos que le grand travail de régénération terminé, le labeur suprême fini à point.

Moi qui vous trace ces lignes, que le travail de chaque heure interrompt trop souvent, je me sens bon à pas grand chose dans cette entreprise hardie de donner les règles d'une littérature indigène, si je puis ainsi m'exprimer ; mais je pourrai bien applaudir de toutes mes forces tout mouvement en ce sens venant de qui que ce soit. C'est là le mobile qui m'a poussé à vous adresser une première lettre dans LE MONDE ILLUSTRÉ, si sympathique aux jeunes, si fidèle à ceux qui l'ont encouragé et soutenu de leurs premiers écrits.

Je l'ai relue ; elle ne m'a pas trop surpris. L'admiration vive, intense, née d'une rencontre de qu'ilques heures, et légitimée dans la suite par l'autorité d'une parole de louange à votre adresse tombée des lèvres d'un maître, l'admiration qui s'y trouve en termes non équivoques peut surprendre votre humilité "depuis longtemps couchée dans la poussière," mais ne saurait être taxée de futile, voire même d'assommoir par ceux qui ont été, comme moi, à même de constater vos dispositions, votre beau talent, toutes les heureuses qualités qui vous mettent au-dessus de tous les jeunes de l'heure présente, occupés à leur réputation d'homme de lettres.

Je souhaite donc ardemment voir monter, monter encore, monter toujours, là-bas, au nord, cette étoile qui nous promet tant. Qu'elle s'avance, se-reine, dans le ciel serein, et qu'à nos regards fixés, elle apporte le doux et le bon, le pur et le noble, le scintillement doux, que l'on aime tant admirer, le soir, dans cette voûte sublime aux horizons larges, infinis, incommensurables. Qu'elle nous apporte la bonne nouvelle d'une régénération littéraire tant désirée !

VIATOR.

## BEAUHARNOIS

(Voir gravures)

C'est une des plus délicieuses petites villes de la province de Québec. Elle est sise sur la rive sud du Saint-Laurent, à une trentaine de milles au-dessus de Montréal.

Coquettement enfouie, au déclin de hauteurs pittoresques, qui viennent s'incliner respectueusement devant le fleuve roi, ombrageant son front de beaux arbres, ceux, entre autres, de la jolie presqu'île, dite "Pointe Saint-Louis," Beauharnois se prélassait au fond de l'une des plus gentilles baies que forme le lac Saint-Louis, au confluent de la petite rivière du même nom.

A trois milles plus haut que Beauharnois, au hameau de Melocheville, se trouve l'entrée du canal Beauharnois, reliant les deux lacs, Saint-Louis et Saint-François.

La population de Beauharnois est d'une couple de milliers d'âmes, et tend à augmenter chaque jour, surtout depuis que la grande industrie est venue y établir ses quartiers.

Toutefois, Beauharnois conservera encore longtemps son caractère tout particulier de villégiature : rendez-vous très commode et fort aimable, aux beaux jours d'été, de la haute émigration montréalaise.

Les quelques monuments de Beauharnois, que nous illustrons, dénotent le plein progrès et la naissante activité.

Le vice-président de la Chambre des Communes, député du comté de Beauharnois, M. J.-G.-H. Bergeron, réside là, au chef-lieu de son comté et du district, en sa villa "La Chaumière."

Parmi les autres habitués, de distinction, que Beauharnois voit lui revenir avec la belle saison, on remarque l'honorable M. Leblanc, président de l'Assemblée Législative ; les familles du regretté M. C.-S. Rodier, ex-sénateur, et de l'honorable M. Joseph Tassé, rédacteur en chef de *La Minerve* et sénateur pour la division Salaberry, laquelle comprend le comté de Beauharnois.—J. ST-E.



## L'HOMME ET LA MER

Quand le flot, en roulant sur les sables dorés,  
Atteint cette blancheur du froment que l'on blute,  
Et qu'aux brises du soir, comme un ac ord de flûte,  
Il mêle en gémissant ses rythmes éplorés.

On oirait, ces jours-là, qu'épuisé par la lutte,  
Il aspire au sommeil sous les cieux azurés,  
Et qu'il s'est fait un nid de ses flocons nacrés,  
Après avoir sans bruit déroulé sa volute.

A de certains moments, l'homme est pareil au flot :  
Sa plus douce chanson est faite d'un sanglot  
Qu'il comprima longtemps au fond de sa poitrine,

Mais sous les coups de fouet de la brise marine  
Ou de la destinée aux siffles hasardeux,  
Troublés dans leur repos, ils rugissent tous deux.

RENÉ PONSARD.

## NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première part e.—II. Poésie dramatique

(Suite)

RACINE.—Jean Racine est né à la Ferté-Milon, en 1639. Sa jeunesse s'écoula partie à Port-Royal, le foyer de jansénisme, et partie au collège de Beauvais. Son début, dans les lettres, fut une ode, *La Nymphé de la Seine*, sur le mariage du roi. Encouragé par Chapelain et par Louis XIV, qui venait de le nommer son gentilhomme ordinaire, Racine fit représenter successivement les *Frères ennemis*, *Alexandre le Grand* et *Andromaque*. Ce dernier drame eut une vogue énorme qui rappelait celle qu'avait eue le *Cid* de Corneille. Les admirables tragédies *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Bajazet*, *Phèdre*, et la charmante comédie les *Plaideurs*, suivirent ce premier succès et placèrent Racine le premier des poètes tragiques du temps.

Quelques envieux cherchèrent alors à briser cette carrière glorieuse que suivait sans faiblesse le futur auteur d'*Athalie*. Ils suscitèrent un nommé Pradon, poète obscur, et lui firent composer un *Phèdre*, aujourd'hui oublié, pour opposer au *Phèdre* de Racine. Une cabale, qu'organisèrent savamment la duchesse de Bouillon et Mme Deshoulières, fit siffler cette *Phèdre*, où Racine a réuni tant de beautés.

Celui-ci, sensible à ces persécutions, se retira alors du théâtre ; il n'avait que trente-huit ans. Douze années plus tard, Mme de Maintenon le pria de faire pour les demoiselles nobles de Saint-Cyr une pièce appropriée au caractère de l'établissement ; Racine, que des scrupules religieux éloignaient toujours de la scène, crut ne pas manquer à ses devoirs en composant les célèbres tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. "Ces deux pièces, dit Geoffroy, sont les plus nobles et les plus beaux monuments de la poésie dramatique, et ceux dont elle doit le plus s'honorer." *Esther* eut plus de cent représentations consécutives, et Louis XIV lui-même s'occupa de la liste d'invitations. *Athalie* n'eut pas de succès ; les envieux qui avaient voulu faire tomber *Phèdre* organisèrent la même persécution pour *Athalie*, mais, dix-sept ans plus tard, cette dernière tragédie reprit, comme Boileau l'avait prédit, la place qu'elle occupe aujourd'hui dans l'art dramatique. Voltaire, qui s'y connaissait, la proclamait "le chef-d'œuvre de l'esprit humain."

Racine a aussi écrit un abrégé de l'*Histoire de*



*Port-Royal*, des *Cantiques*, etc. Sa mort arriva le 22 avril 1699.

Ce poète, que l'on a surnommé l'Euripide français, prit une autre voie que celle de Corneille. Celui-ci avait trouvé sa force et ses succès dans la sublimité, la terreur, la magnificence ; celui-là, les trouva dans la douceur, la tendresse, l'amour et la délicatesse. Le premier fut le poète de la grandeur, le dernier celui du sentiment. Les rôles de femmes eurent toutes les préférences de Racine, parce que c'est là qu'il voyait—la femme étant une nature douce et tendre—le secret de ses plus grands succès. Connaissant le cœur humain jusque dans ses replis les plus cachés, Racine a été le poète, le chanteur des sentiments les plus nobles et des passions les plus généreuses ; ses écrits seront de tous les temps, pour toutes les nations et pour tous les individus.

"Racine, dit Lamennais, peignit la nature humaine, immuable en soi, variable selon les époques et les lieux, dans ses manifestations. Il dut se conformer, sous ce dernier rapport, aux habitudes, aux exigences du monde au milieu duquel il vivait. De là vient que ces personnages en parlent tous plus ou moins le langage. Dans son extrême abandon, dans sa plus grande violence, la passion chez eux conserve toujours une certaine retenue, une certaine bienséance que les mœurs alors commandaient, et l'on y discerne surtout une influence de l'esprit chrétien, très sensible aussi dans Corneille, car le poète lui-même est toujours individuellement un reflet de son siècle. Celui que Racine illustra imposait à l'art des conditions particulières dont il était impossible de s'affranchir. La tragédie, sous Louis XIV, ne pouvait pas plus être la tragédie antique, ou le drame de Shakespeare, que l'épopée n'aurait pu être l'épopée d'Homère ou de Milton...."

"Le travail, l'effort ne se sent nulle part dans ce vers si savant où l'art porté à son dernier terme redevient la nature, la nature idéale que l'esprit contemple avec ravissement. Et quel regard jeté dans les abîmes du cœur ! Comme il en pénètre les mystères, en démêle les contradictions, les ruses secrètes, les mouvements versés, les soudains élans et brusques détours ! Puis, de ce cœur si mobile, si caché à lui-même, sort tout à coup un de ces mots simples où se révèle la mère, l'épouse, l'amante, un de ces accents que l'on prendrait pour le son même de l'âme. Expression, dessin, couleur à la fois brillante et sobre, il réunit toutes les qualités instinctives de ce grand maître, en qui le sentiment du beau antique se mêlait au génie chrétien, affaibli cependant et moins naïf que dans le moyen-âge (\*)."



MOLIÈRE.—Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris le 13 janvier 1622. Son éducation fut très négligée, et à quinze ans le futur auteur du *Misanthrope*, ne savait ni lire, ni écrire et ni compter. Après quelques années

d'études dans un collège de Paris, il suivit les leçons du célèbre Gassendi, et se fit recevoir avocat.

Il abandonna bientôt cette profession pour s'adonner au théâtre, où le portait son esprit d'indépendance et son caractère tant soit peu aventurier.

S'étant brouillé avec sa famille qui avait en horreur les comédiens, Jean-Baptiste prit alors le nom de Molière, et c'est sous ce nom qu'il devait s'immortaliser plus tard. Il ouvrit, à Paris, une salle appelée l'*Illustre théâtre*, où, avec quelques comédiens de profession, il donna des pièces bouffonnes que tout Paris courait entendre.

(\*) Racine était de mœurs simples et douces. Louis Racine, son fils, raconte que son père aimait à représenter avec ses enfants des cérémonies religieuses. "Mes aînés, dit-il, étaient le clergé, moi le curé, et l'auteur d'*Athalie* chantait avec nous et portait la croix."

Après avoir parcouru la province avec la troupe qu'il s'était formée à Paris, Molière revint dans la grande capitale et fit représenter l'*Etourdi*, la première pièce régulière de son théâtre.

Encouragé par les nombreux applaudissements que soulevèrent partout ses déopilantes représentations, Molière fit jouer successivement ces chefs-d'œuvre, qui ont nom : les *Précieuses ridicules*, l'*Ecole des maris*, l'*Ecole des femmes*, le *Misanthrope*, *Tartufe*, *Amphytrion*, les *Femmes savantes*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Malade imaginaire*, etc.

Molière, que de nombreux chagrins domestiques et des souffrances corporelles atroces minaient et accablaient, mourut soudainement au quatrième acte du *Malade imaginaire*, au moment où il prononçait le célèbre : *Juro*, c'était le 17 février 1673.

L'Académie française qui aurait été heureuse de recevoir parmi ses membres ce grand poète, ne put, vu sa profession de comédien, que placer son buste dans la salle des séances, avec cet monastique proposé par Saurin :

Rien ne manquait à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Les œuvres de Molière dénotent une finesse exquise, une grande connaissance des défauts du cœur humain et des travers de la société. On y admire un naturel parfait et charmant, une verve toute gauloise, un esprit étonnant d'observation, une originalité rare et amusante, une franchise de bon aloi et un relief accentué des caractères.

Molière s'appliqua à flageller la bigoterie, l'avarice, la pédanterie, tous ces vices qui gangrènent une société, et dégradent un si grand nombre d'individus ; aussi a-t-on dit avec raison que ses œuvres ne finiront qu'avec le monde.

Comme Corneille dans la tragédie, Molière a été dans la comédie le génie créateur, et c'est à ce titre surtout qu'il doit cette gloire si pure et si belle dont il jouit encore de nos jours.

Le *Misanthrope*, l'*Avaro*, le *Tartufe*, l'*Amphytrion* et les *Précieuses ridicules* sont les comédies où Molière a déployé le plus de profondeur de pensée, d'allusions fines et piquantes, de situations heureuses et d'un haut comique, de raillerie cruelle mais juste.

Après l'apparition des *Précieuses Ridicules* et du *Tartufe*, l'hypocrisie excessive et la préciosité disparurent comme par enchantement. Il ne faut pas conclure de là que le *castigat ridendo mores* de Molière ait réellement corrigé ou même amoindri les défauts et les vices du genre humain. Il a tué le ridicule, mais il n'a pas tué le mal ; il n'indiqua jamais le véritable remède, et sa raillerie persistante n'a pu atteindre que l'excès, c'est-à-dire ce qui dépasse, en mal comme en bien, la limite du vraisemblable.

"L'éloge d'un écrivain, dit La Harpe, est dans ses ouvrages ; on pourrait dire que l'éloge de Molière est dans ceux des écrivains qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, tant les uns et les autres sont loin de lui. Des hommes de beaucoup d'esprit et de talent ont travaillé après lui sans pouvoir ni lui ressembler ni l'atteindre. Quelques-uns ont eu de la gaieté, d'autres ont su faire des vers, plusieurs même ont peint des mœurs. Mais la peinture de l'esprit humain a été l'art de Molière ; c'est la carrière qu'il a ouverte et qu'il a fermée ; il n'y a rien en ce genre, ni avant lui ni après."

Pierre Bidard

... Ce n'est pas à la joie, ce n'est pas au bonheur que sont dévolus les triomphes sur les âmes : c'est au sacrifice, c'est à l'action mystérieuse et forte, j'oserai dire plus encore, au sacerdoce de la souffrance.—Mme THÉRÈSE-ALPHONSE KARR.

Qu'est-ce qu'une femme de devoir ?

Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie—car il n'y en a pas de bons ; — qui n'y cherche pas la poésie — car le devoir n'est pas poétique ; — qui n'y cherche pas la passion — car la passion n'est que le nom poli du vice.—OCTAVE FEUILLET.

## LUTTE ET VICTOIRE

Je dois d'abord vous dire, amis lecteurs, qu'il ne s'agit pas ici d'une lutte à feu et à sang ; mais d'une guerre journalière dans laquelle j'ai fini par vaincre le sort.

La vie n'est pas toujours couleur de rose ! Hélas ! elle est parfois couleur de suie ! C'était bien mon cas, puisque j'en étais rendue à me demander : Où aller ? A quelle porte frapper ? et à me dire : Verrai-je enfin le terme de mes tribulations ?...

Cette existence précaire durait depuis longtemps déjà, et je voyais avec terreur s'avancer le moment où il faudrait capituler devant dame Misère. La faim conseillait mal. Si, affamée, je faisais bon marché de mes croyances et me laissais pervertir ! Pourtant, si je veux quelque chose, je ne veux que par la sincérité de mes convictions. Je leur ai, toujours et sans regret, sacrifié mes intérêts. J'ai préféré supporter mille déconvenues et garder intacts les enseignements sacrés que reçut mon enfance.

Le souvenir de ma mère, si bonne et d'un cœur si haut, me préserve de ces rêveries dangereuses qui assaillent les inexpérimentés, de ces influences néfastes qui gâtent l'esprit le mieux trempé. Je n'ai jamais varié dans mes principes, et mes opinions, modifiées seulement par l'expérience, sont telles aujourd'hui qu'elles étaient au sortir du pensionnat, et j'espère que Dieu me fera la grâce de les conserver jusqu'à mon dernier soupir.

Cessant donc de me bercer de vaines espérances, je me recueillis et je résolus d'aller m'adresser à un riche commerçant, bien connu, qui a plusieurs jeunes filles à son emploi. Munie de mes références je me rends donc chez X... Vous devinez bien, n'est-ce pas, ce qui se passa dans cette première entrevue : la même aventure est arrivée à plusieurs. J'étais fort timide, encore que l'on m'accuse d'avoir du toupet. J'entrai, ou plutôt je me glissai dans le magasin et demandai à voir M. X., espérant que l'on me pousserait dans quelque cabinet, où, en tête-à-tête avec le redoutable seigneur de l'endroit, je pourrais l'entretenir. Je tremblais, je pâlisais, je rougissais : bref, une trépidation intérieure m'oppressait à ce point que j'en perdais presque l'usage de mes facultés. Les commis ne daignèrent point faire attention à cette pauvre petite personne, qui se morfondait au milieu des allants et venants. Enfin, un petit homme, très maigre, le nez orné de lunettes et qui se redressait pour se grandir, s'approcha de moi et commença par me toiser avec une railleuse impertinence.

—Qu'est-ce que c'est ? me dit-il, d'un ton sec.

—Je voudrais avoir l'honneur de parler à M. X....

—C'est moi !

—Ne puis-je vous entretenir un instant en particulier ?

—Pour quelle affaire ?

Je crus que j'allais tomber en défaillance. Lui, me regardait d'un air narquois :

—Vous vous nommez ?

Je lui passai mes références, ne pouvant répondre.

Mademoiselle, répliqua froidement le petit homme, il s'agit de vous caser ici soit comme clavigraphiste, assistante-secrétaire, et j'y suis tout disposé....

Je rayonnai soudain. Quoi ! si tôt ?

—Seulement, poursuivit mon juge inexorable, vous allez inscrire ici votre nom et votre adresse. Etes-vous connue en ville ? Non ? Hein !... Eh bien ! mademoiselle, il faudrait vous faire connaître d'abord.

—Mais, pour me faire connaître à Montréal, monsieur, il faut que l'on m'emploie—apparemment, nous tournons dans un cercle vicieux.

—Mademoiselle, cela ne me regarde pas : il s'agit de savoir si vous êtes compétente comme le disent ces références, de personnes à moi inconnues. Or, c'est un risque à courir, et pour mettre les chances de mon côté, je suis forcé d'agir ainsi.

Je n'avais rien à répliquer à un pareil raisonnement ; je fis même la réflexion qu'il était juste, quoique rigoureux, et je me dis que cet honnête homme était un *gentleman* puisqu'au lieu de me

mettre à la porte incontinent, il daignait m'exposer les motifs de son refus.

Je le saluai donc : il me tourna le dos et je partis, presque décidée à me laisser mourir de faim.

Pourtant, comme la Providence m'a départi une dose assez forte d'opiniâtreté, je voulus avaler le calice jusqu'à la lie, et j'allai chez un autre marchand, celui-là gros et de haute taille, qui me fit à peu de chose près, le même accueil que M. X....

Quelques jours plus tard, il m'advint une bonne fortune. Je vis, dans la colonne des annonces d'un grand journal anglais, qu'on demandait "a french correspondent and general office assistant." Je me présentai presto.... On me conduisit dans un vaste bureau, meublé de trois pupitres, auxquels étaient assises trois personnes.... J'en connaissais bien une... Je lui appris le but de ma visite. Elle s'intéressa à moi si bien que le lendemain, à neuf heures précises, j'entrais en fonctions. Enfin, je vais gagner ma vie, encore une fois : ce n'est pas le Pérou, mais il faut se contenter de ce qu'on a.

*Fauvette*

## LE CAS DE CONSCIENCE

Je vois pleurer sous les pommiers les deux petits de Mme Jean, la veuve,—sous les pommiers dont les branches écrasées de fruits craquent malgré leurs états, car on peut prétendre que, cette année, il y a de la pomme !

Qu'est-ce que je dis, pleurer ? Les deux petits de Mme Jean sanglotent.

La petite dans chaque main tient une pomme ; dans chaque main, le petit frère tient une pomme aussi.

Tout pleins de ce grand chagrin, les deux petits avincent par les larmes mêlées de poussière, ils avincent tous les deux pas à pas, semblant en quête de quelque chose et aussi comme s'ils cherchaient, ce ne serait pas commode, la place de leurs petits pieds parmi toutes les pommes tombées,—si nombreuses tombées, qu'il y en a, en vérité, presque autant sous les arbres que dessus. Elles font à la terre une belle couverture toute joyeuse, jaune et rouge.

Les deux enfants m'ont aperçu, et voilà que les sanglots redoublent,—et hi ! hi ! hi !... et ho ! ho ! ho !... et hu ! hu ! hu !... à s'en boucher les oreilles.

Nous sommes de vieux amis, les petits de Mme Jean et moi ; j'ai mérité leur confiance.

—Pourquoi pleurez-vous, mes petits

Ça devient pire. J'ai ouvert une nouvelle écluse de pleurs....—J'apaise, je console, je dolote, je câline, et enfin, j'arrache de la petite aînée, à bien grand-peine,—pendant que le pauvre tout petit, le cœur tout gros, pousse des soupirs à fendre les rochers,—j'arrache syllabe par syllabe le pénible aveu,—l'aveu du Crime !

—La maman est malade. (Je le sais bien).

Alors les deux enfants ont poussé, en se promenant, bien loin, jusqu'aux pommiers.

Alors, ils ont vu là tant de ces belles pommes à terre en train de se pourrir, qu'ils en ont ramassé quatre et les ont apportées tout contents à la maison, pour "faire du bien" à maman.

Mais maman a été tout à fait, tout à fait fâchée.

Alors elle a dit que ces pommes appartiennent à quelqu'un ; qu'il est mal de prendre ce qui appartient aux autres ; qu'elle n'aurait jamais cru ses enfants capables d'une action aussi vilaine ; que cette pensée pouvait la rendre plus malade encore par le chagrin et que, d'ailleurs, elle aimait mieux mourir que d'avoir des enfants malhonnêtes.

Alors elle a commandé aux petits qui étaient bien las pourtant, de retourner porter les pommes à l'endroit où ils les avaient prises....

—Eh bien, mes enfants, votre maman a eu raison : remettez les pommes à terre.

Dernière et formidale explosion de sanglots, qui deviennent des hurlements : je viens justement de mettre le doigt sur le point douloureux.—J'ai touché le suprême Cas de Conscience !...

—C'est que.... c'est que.... nous ne nous rappelons pas sous quel arbre !....

Et en rapportant sur mon épaule le petit jusqu'à la porte de Mme Jean, soutenant la petite par la main, je pense que, malgré tout, rien n'est perdu et qu'il ne faut désespérer de rien tant qu'il reste encore comme cela de braves gens qui laisseront derrière eux de braves petits ;—et je me découvre devant l'humble maison de Mme Jean, la veuve.

NADAR.

## PROPOS DU DOCTEUR

## OREILLES ET BOUCLES D'OREILLES

Rien n'est beau comme une jolie petite oreille, et, si je professe cette opinion, ne croyez pas que ce soit pour flatter l'amour-propre de celles de mes lectrices qui possèdent de chaque côté du visage deux petites conques faites au tour. Pas le moins du monde ; vous savez, d'ailleurs, que je ne suis point un flatteur.

Donc, je poursuis mon raisonnement.

Tout le monde a des oreilles : il y en a de jolies et il y en a de pas jolies. Les femmes qui ont de jolies oreilles possèdent deux petits bijoux, dont elles savent apprécier le prix : elles n'ont alors nul besoin de suspendre à leur lobe des petits morceaux d'or et de petits cailloux pour rehausser l'éclat de leur beauté.

Celles, au contraire, qui ont un joli nez, mais dont les oreilles laissent un peu à désirer au point de vue du fini ou du modelé, n'ont que faire d'appeler l'attention du public sur leurs imperfections, grâce à un ornement qui attire l'œil. Alors pourquoi les boucles d'oreilles ?

Vous ririez bien de moi, lectrices malicieuses et incorrigibles, si, par imitation des sauvages, je me faisais passer un anneau d'or dans le bout du nez, fût-il d'une richesse et d'un prix inestimable (l'anneau, pas le nez).

Alors, ce qui est permis à vos oreilles est défendu à mon nez ; en voilà de l'intolérance !

Notez que je ne suis pas l'ennemi des bijoux, ni des bijoutiers : portez des bracelets, des broches, des bagues, des diadèmes et *tutti quanti*, tant que vous voudrez ; mais palsembieu ! ne poussez pas l'amour de la coquetterie jusqu'à vous faire trouser les oreilles. Si vous les avez percées, continuez à porter des boucles d'oreilles, si le cœur vous en dit, mais, pour Dieu, ne faites plus mutiler vos enfants.

Serai-je écouté ; peut-être que non. Alors, suivez bien mes conseils.

Si vous tenez absolument, ô barbares parents, à faire transpercer les oreilles de vos malheureuses fillettes, exigez bien de celui qui aura le cœur d'accomplir ce métier de bourreau qu'il prenne pour cette horrible besogne des instruments propres, qu'il les trempe dans une solution forte d'acide phénique, qu'il les passe à la flamme d'une lampe à gaz ou à alcool, s'il veut éviter les complications qui suivent les plaies envenimées. Que de fois j'ai vu la tranxion de l'oreille suivie d'accidents interminables : rougeur, eczéma, suppuration, ulcération, etc., etc. Souvent aussi ce sont les boucles d'oreilles qui entretiennent le mal, parce qu'elles sont malpropres ou composées d'alliages irritants.

J'ai vu dernièrement une femme à laquelle ses parents avaient légué des oreilles intactes ; à vingt-cinq ans, malgré mes conseils, elles se les fit percer ; elle a lutté pendant un an ; pommades, onguents, cautérisations, rien n'y a fait : dès qu'elle chaussait ses boucles d'oreilles, une petite ulcération venait la rappeler au sentiment de la réalité.

Elle a dû renoncer à porter l'instrument de son supplice, et je connais quelqu'un qui riait bien sous cape de cette aventure, ô gué, ma mie.

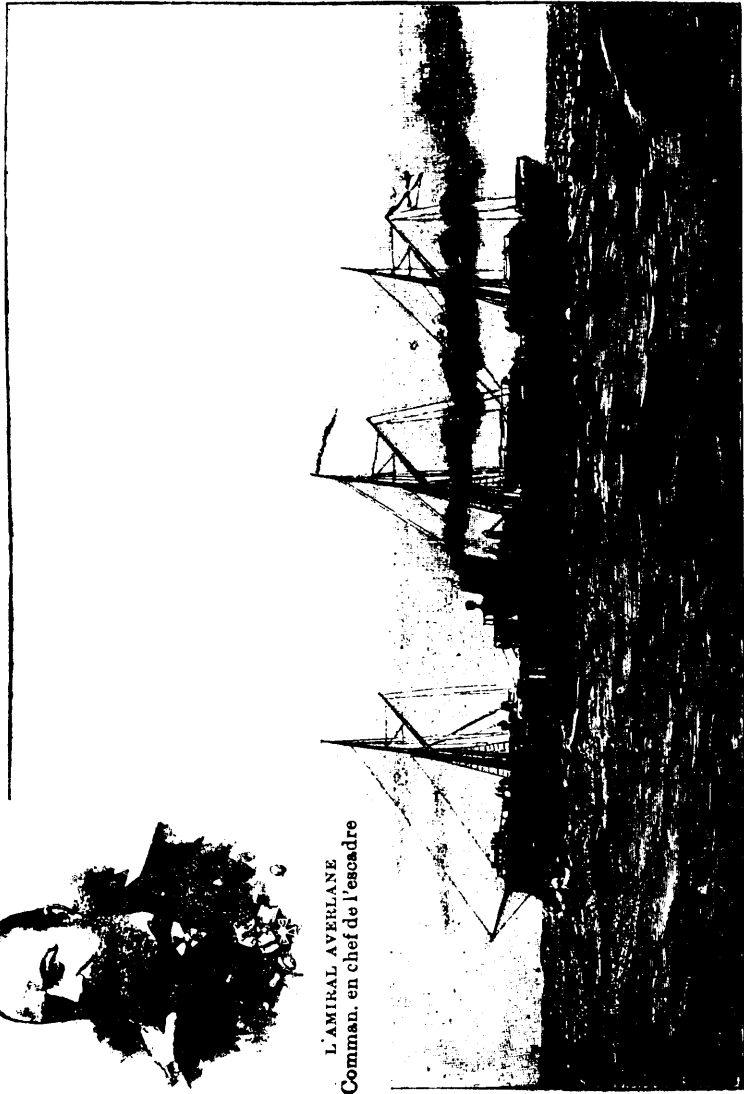
D AMBO.

Les ennemis de la polémique énergique devraient se rappeler que l'abeille qui ne pique pas ne fait pas de miel.—G.-M. VALTOUR.

LA VISITE EN FRANCE DE L'ESCADRE RUSSE



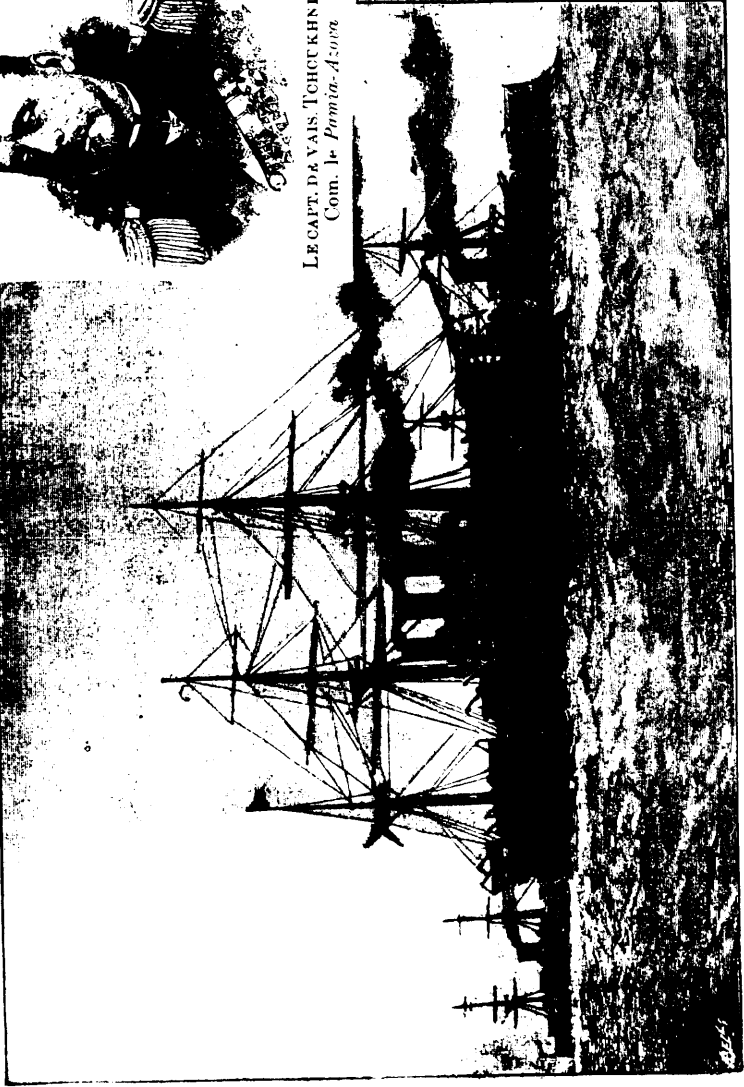
L'AMIRAL AVELANE  
Comman. en chef de l'escadre



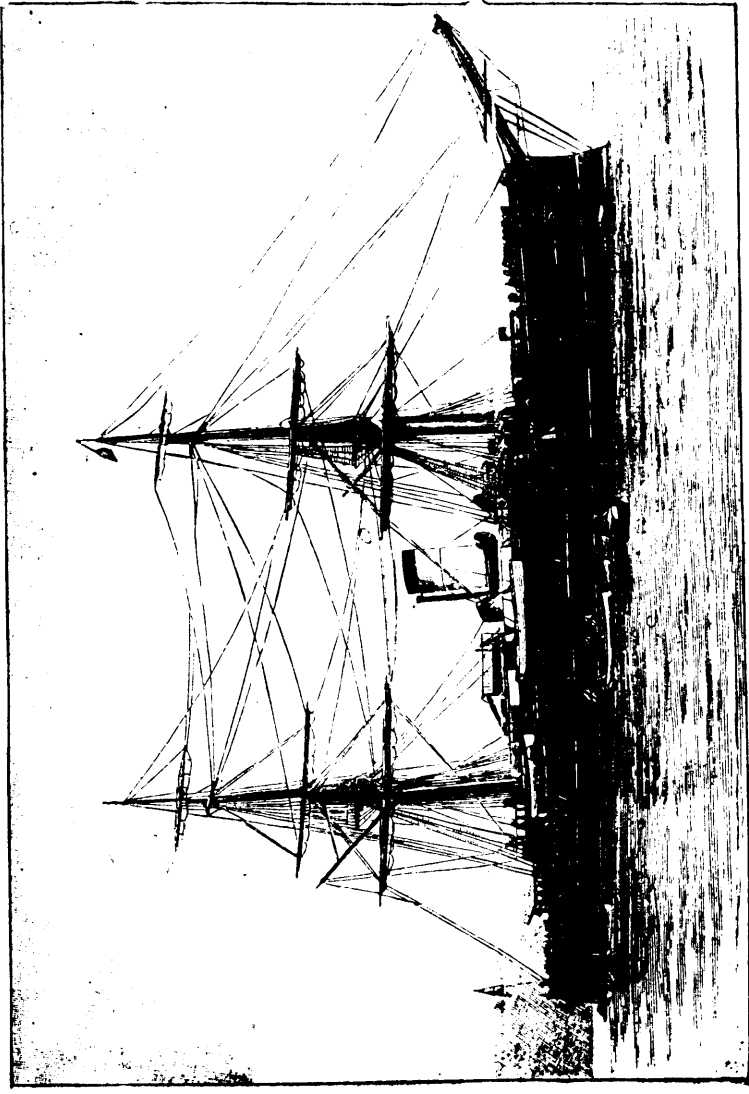
L'ESCADRE RUSSE. — La canonnière de 1<sup>re</sup> classe " Teretz "



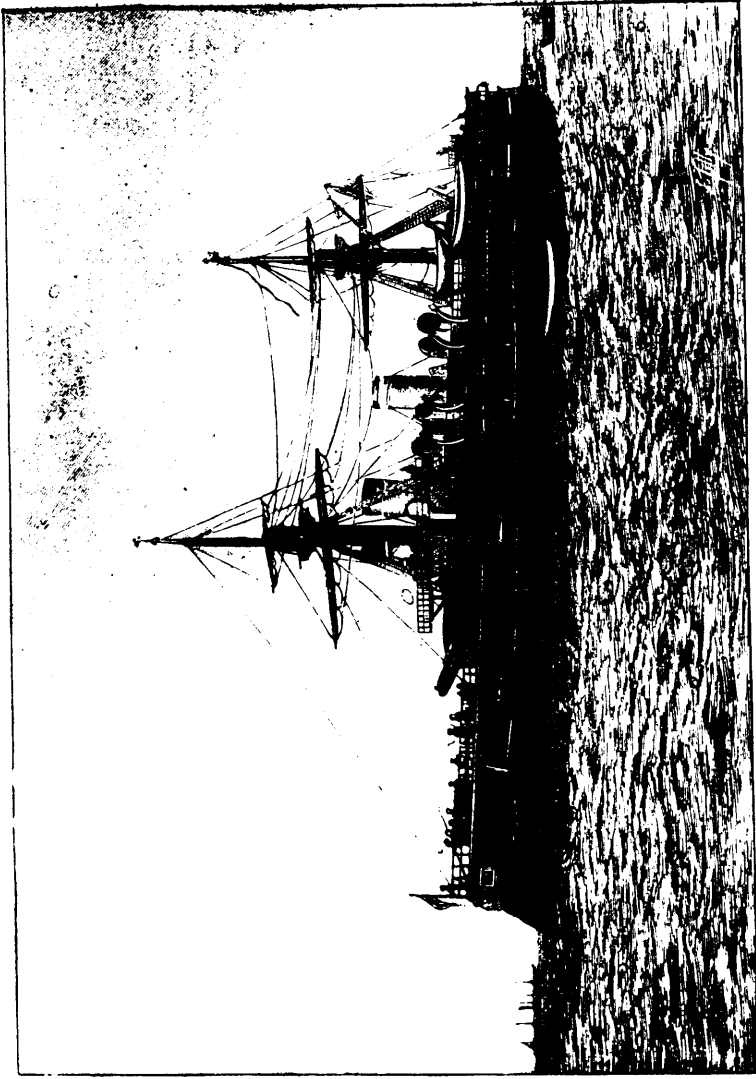
LE CAPT. DA VAIS TCHOUKHNINE  
Com. 1<sup>er</sup> *Pamiat-Azova*



L'ESCADRE RUSSE. — Le croiseur de 1<sup>re</sup> classe " Pamiat-Azova " (Souvenir d'Azow).



L'ESCADRE RUSSE. — Le croiseur de 1<sup>re</sup> classe " Amiral-Nakhimoff "



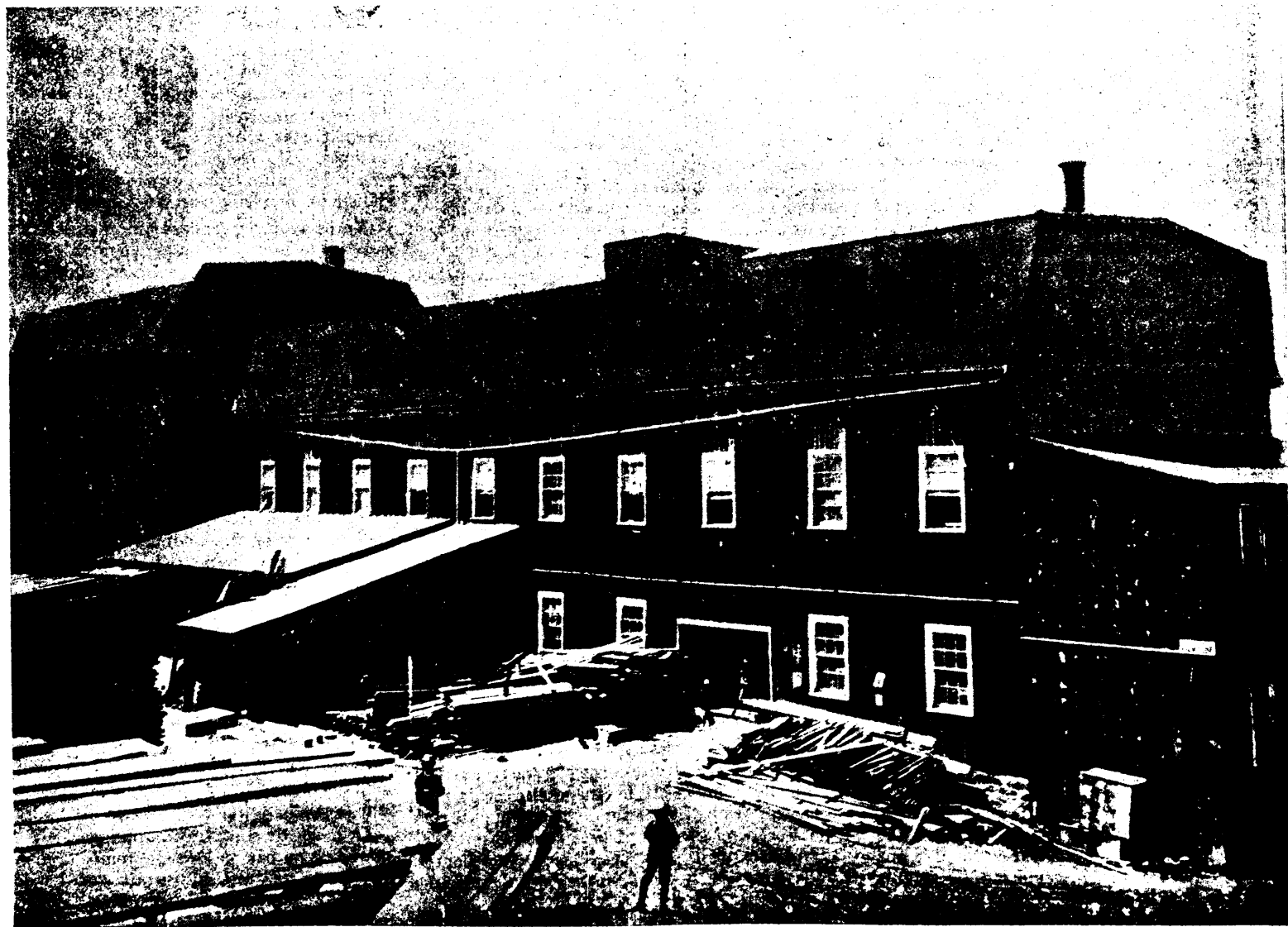
L'ESCADRE RUSSE. — Le cuirassé d'escadre " Empereur-Nicolas I<sup>er</sup> "



BATISSE DE L'AQUEDUC



RÉSIDENCE DU MAJOR J. DESLAURIERS



A TRAVERS LE CANADA. — BEAUHARNOIS : MANUFACTURE DE MEUBLES KILGOUR



## QUINZE ANS

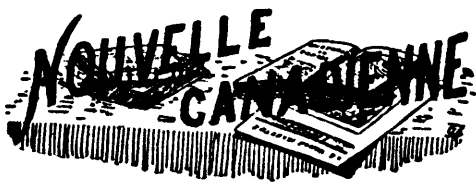
A MA SŒUR

A quinze ans l'avenir  
En sa splendeur se montre,  
Car l'on fait la rencontre  
Chaque jour d'un plaisir.

Age de l'innocence  
Et de la paix du cœur ;  
Age du pur bonheur,  
De l'inexpérience ;

Où semblable à la fleur  
Sortant de son calice  
L'enfant donne l'indice  
De sa pleine valeur !

*J. Manicodé*



UNE VAILLANTE CANADIENNE



Les premiers jours de la colonie jusqu'à la cession, nos pères ont eu maille à partir avec les Sauvages, pour choses et autres, presque en tout temps, et, malgré tous leurs efforts pour se les concilier. Je ne parle pas des terribles Iroquois qui semblent avoir voué une haine mortelle aux Français, du jour où

Champlain, des rangs d'un parti de guerre de Hurons, fit feu sur eux.

Un rien, parfois, suffisait à choquer et irriter le farouche enfant des bois, et s'en faire un ennemi implacable, qui ne connaîtrait de repos que sa vengeance assouvie. Et quelle vengeance ! Dans un moment où, se relâchant un peu de sa vigilance, ne croyant pas le danger si près, nos braves colons voyaient tout-à-coup fondre sur eux de quelle cachette voisine, une bande de féroces sauvages, jetant leur épouvantable cri de guerre. Puis, à l'improviste, — ce fut toujours ainsi que le Peau-rouge attaqua, — nos hommes ne pouvaient se défendre avec beaucoup de succès, chaque fois. De ces agressions sanglantes, il nous est resté des récits de ripostes, de défenses glorieuses.

Dans l'hiver de 1690, les armes de nos miliciens portèrent la terreur au sud de la Nouvelle-France, et il était à croire, au printemps, de cette année, que, pour quelque temps, au moins, la paix régnerait au pays.

Un jour de mai, un sauvage se disant ami, un Sokokis, de Saint-François, passa à Verchères. Il se nommait le Loup, et s'en allait à la chasse. Il demanda la permission d'entrer se reposer et de coucher au fort, ce qu'on lui accorda.

Le lendemain, aussitôt après le départ du sauvage, le commandant de ce poste, François Jarret, de Verchères, ancien officier du régiment de Carignan, s'aperçut de la disparition d'un magnifique poignard auquel il tenait beaucoup. Tout de suite, les soupçons se portèrent sur le Loup et, indigné de voir son hospitalité profanée par ce vol, il se mit à la poursuite du Peau-rouge, mais ne le rejoignit qu'à une bonne distance du fort. Ceci changea presque en certitude l'idée que l'on avait eue qu'il put être l'auteur du vol. Le Sokokis nia effrontément d'abord, mais on s'en rendit maître et l'on trouva parmi ses effets l'objet disparu.

Le second et quelques subalternes de la petite troupe voulaient que le sauvage fût puni sur le champ, mais M. de Verchères était indécis. Le Loup disait que le poignard avait dû être placé dans ses effets par une main autre que la sienne, par méchanceté, certainement ; qu'il était l'ami des Français ; qu'il avait combattu, l'hiver précédent, avec eux, là-bas, au sud, et qu'on le soupçonnait injustement.

Comme son histoire pouvait bien être vraie, et qu'aucun de ceux présents avait vu le sauvage dérober l'arme, le commandant se décida à le laisser partir sans le molester, se contentant de lui dire que cette affaire serait éclaircie de retour au fort. Si le Loup voulait retourner avec eux, il verrait à ce que justice lui fût rendue, s'il n'était pas coupable ; mais celui-ci, réitérant ses protestations d'innocence, dit qu'il ne pouvait pas perdre ce temps-là, qu'il devait se joindre à un parti de chasseurs pour un jour, une heure fixée, et ne pouvait que se hâter à cet effet. M. de Verchères lui dit alors en partant qu'il pouvait être certain que le coupable, quel qu'il fut, serait puni. Si c'était le Loup, qu'il saurait bien mettre la main dessus un jour.

Le sauvage s'éloigna, impassible en apparence, mais la rage au cœur, se jurant la ruine de Verchères.

Au fort, M. de Verchères apprit que c'était bien le Loup, qui avait pris le poignard. Une des femmes le lui avait vu un instant entre les mains.

— Ce n'est que partie remise, se dit le commandant, car je rencontrerai bien, un jour ou l'autre, ce sauvage, et nous réglerons son compte.

Quelques semaines après cet incident, on n'y pensait plus. Les travaux de la terre occupèrent l'attention de presque tout le monde.

L'été s'écoula, radieux et chaud, et la moisson promettait d'être riche et abondante.

D'Iroquois ou de sauvages ennemis, pas un seul, ni la moindre trace visible ! On eut dit qu'il n'y en avait jamais eu !

\* \*

Septembre arriva, et rien encore n'avait troublé le calme dont jouissait la contrée. Par quelques passants, de temps en temps, on avait eu des nouvelles de tout le pays, et l'on avait appris que les Iroquois étaient revenus dans la Nouvelle-France, saccageaient et pillaient tout, et faisaient des massacres épouvantables, mais pas dans le voisinage, et l'on commençait à espérer qu'ils ne viendraient pas. A cette époque et pour affaires urgentes, M. de Verchères dut se rendre à Ville-Marie.

Louis et Alexandre, alors âgés de dix et huit ans respectivement, désiraient beaucoup accompagner leur père, cela se concevait. Marie-Magdeleine, grande fillette de douze ans, ne disait pas grand chose, mais dans ses yeux il était facile de voir l'envie qu'elle éprouvait de faire partie du voyage. Un voyage de huit lieues c'était tout un événement pour ces chers enfants, et grand fut leur contentement, quand il fut décidé qu'ils iraient tous, cette fois, avec M. de Verchères, excepté sa femme qui préféra rester au fort.

L'absence devait être courte, trois ou quatre jours, et comme le commandant laissait une garnison suffisante derrière lui, pour protéger les colons au cas peu probable, pensait-il, d'une attaque d'Iroquois, il n'y avait pas cause d'alarme de ce côté.

Le départ eut lieu le matin, de bonne heure ; le voyage se fit par eau. Les embarcations passaient à la Pointe Marie, vis-à-vis l'île de ce nom, à peu de distance du fort quand elles furent aperçues de terre par un sauvage, qui prit soin de se dissimuler derrière des buissons. Un mauvais sourire crispa ses lèvres ; ses yeux brillèrent étrangement et sa main droite serra convulsivement le fusil qu'elle tenait. Il fit même un geste pour épauler son arme et tirer sur le canot monté par M. de Verchères, mais il abaissa sans faire feu.

— Non, se dit-il, tout bas, pas à cette heure ! attends, sauvage ! attends un peu ! Ta vengeance sera plus belle demain.

Il regarda les Français s'éloigner sur le fleuve, jusqu'à ce qu'ils disparurent au détour de la Pointe Marie, puis il disparut, lui-même, rapidement sous bois. C'était le Sokokis le Loup.

Le lendemain matin, lorsque les habitants du fort étaient aux champs, une bande d'Iroquois fit irruption du bois voisin et les attaqua. La lutte fut courte et désastreuse pour les Français. Tous périrent ; mais plus d'un Peau-rouge tomba avec eux. Les femmes et les enfants seuls furent épargnés, selon les desseins des barbares vainqueurs, pour une triste captivité, mais ceci, heureusement, ne devait pas se réaliser. On verra pourquoi plus loin. Les guerriers Iroquois furieux des pertes qu'ils venaient de faire, se ruèrent comme des fauves sur le fort.

Au bruit du premier coup de fusil tiré dans les champs, Mme de Verchères, qui était occupée chez elle, monta immédiatement sur la plate-forme d'un des bastions du fort et fut témoin de l'assaut des sauvages et de la défense héroïque des Français, contre un ennemi supérieur en nombre. Elle eut voulu secourir les blancs, mais comment le faire ? Il ne lui restait au fort que trois hommes, quelques femmes et des enfants. Ces derniers se lamentaient, pleuraient et gémissaient à fendre l'âme en voyant leurs parents et leurs amis tués par les Iroquois.

— Oh ! si François était ici avec une poignée de braves, comme il aurait bientôt dispersé ces méchants Peaux-rouges, se disait-elle.

Sachant bien que le fort aurait bientôt son tour, elle se prépara pour une riposte énergique. Elle fit mettre dans tous les fusils et pistolets qui restaient au fort, une charge double, et distribua ces armes en quatre parts, une pour chaque soldat et elle. Elle plaça deux soldats sur un des bastions le plus éloignés du fleuve, et fit de même avec l'autre soldat.

De cette façon chacun pouvait commander un arc de cent trente-cinq degrés, et avoir l'œil sur le Saint-Laurent.

Elle envoya les femmes et les enfants à la redoute et leur ordonna de ne pas se lamenter sur un ton aussi haut ; si les sauvages les entendaient, c'en était assez pour les perdre, car ils croiraient alors n'avoir affaire qu'à peu ou point de soldats, mais qu'à des femmes, et se jetteraient immédiatement sur le fort.

Elle fit aussi charger le canon de balles, et, lorsque les Iroquois attaquèrent, avec l'impétuosité que leur donnait l'assurance d'une victoire facile, ils eurent une réception tellement chaude, qu'ils furent portés à croire que le Sokokis les avaient trompés. Ils se retirèrent en désordre hors d'atteinte des balles françaises et tinrent conseil pour choisir un nouveau plan d'attaque.

Après avoir eu encore une fois l'assurance du sauvage le Loup qu'une partie de la garnison était absente avec M. de Verchères, et considérant le nombre des Français tués le matin, ils résolurent de remettre au soir un nouvel assaut. Ils auraient plus de chance de succès à la faveur des ténèbres. Ils se tinrent donc, le reste du jour, hors de portée des fusils du fort, mais causèrent de grands dégâts aux alentours.

La vaillante Canadienne profita de ce répit pour faire recharger toutes les armes, et se prépara encore une fois à repousser les terribles Iroquois.

Le soir, un splendide clair de lune déconcerta les assaillants. Des flots de lumière argentée baignaient la terre et rendaient impossible le plan des sauvages, mais ils se rapprochèrent du fort, se glissant d'arbre en arbre. Quand ils croyaient le moment favorable, c'est-à-dire sans risque pour leur peau, ils se découvraient et faisaient feu vivement sur le fort.

Cette tactique eut du succès, car peu après un des soldats, nommé L'Espérance, tombait sur la plateforme d'un bastion, frappé à mort par une balle iroquoise.

Lentement, mais sûrement, le fort était investi. Une question d'heures avant que les palissades fussent escaladées de tous côtés.

La mort de L'Espérance obligea Mme de Verchères de ne pas perdre de temps à défendre le fort, parce qu'il ne lui restait que deux hommes. Elle leur fit prendre de la poudre, des fusils et des balles, leur donnant l'exemple, et se rendit avec eux, par un chemin couvert, à la redoute ou blockhaus, séparé du fort d'une cinquantaine de pas.

« Elle n'y fut pas plutôt qu'elle se battit avec

toute l'intrépidité que le plus aguerri soldat aurait pu faire (\*).

Mme de Verchères avait alors quarante-deux ou quarante-trois ans.

Le choc dura deux jours et deux nuits, et elle le soutint avec ses deux compagnons, sans manger ou dormir.

Enfin, le matin du troisième jour, elle vit les Iroquois s'enfuir précipitamment, comme ils s'apprêtaient à incendier le fort, et laissant derrière eux leurs prisonnières et leur butin.

Mme de Verchères s'imagina tout de suite qu'il lui arrivait du secours ; peut-être son mari.

Passant par le chemin couvert, elle entra dans le fort et vit bientôt, aborder sur le rivage, plusieurs bateaux contenant des soldats français, commandés par M. le marquis de Cri acy.

Verchères était sauvé.

\* \*

Le Sokokis n'abandonna pas alors son idée de vengeance. Deux ans plus tard (1692) il inspira aux Iroquois une autre attaque contre le fort, en un moment où M. de Verchères, en était absent. Comme en 1690, des colons et des soldats furent massacrés dans les champs. Dans l'enceinte de palissades il ne restaient que Mlle de Marie-Magdeleine de Verchères, âgée de quatorze ans, ses deux jeunes frères, douze et dix ans, et deux soldats.

Pour des détails sur la seconde attaque contre Verchères, que mes lecteurs me permettent de leur recommander la lecture de *Héroïsme et trahison*, de M. Joseph Marmette, où cet écrivain canadien a développé, on ne peut mieux, ce fait glorieux.

Régis Roy

## EPISODE D'UNE CHASSE AU LION



L-ARBI parla ainsi :

Le lion qui avait mangé nos bestiaux dormait dans le fourré des chênes lièges, son repaire de prédilection.

C'est là qu'il fallait aller le trouver.

Notre plan était de nous mettre sur deux rangs, d'approcher à vingt pas du fourré, après avoir préalablement laissé les femmes sur un rocher en arrière, et de défer le lion pour le faire sortir ; une fois en vue, de faire sur lui une décharge générale, qui ne pouvait manquer de le tuer raide.

Tout cela bien convenu, nous approchâmes du dortoir du lion, excités par les cris de nos femmes.

Au premier rang étaient les hommes les plus valides et les meilleurs tireurs. On s'arrêta comme il a été dit ; les fusils furent armés et la crosse mise à l'épaule.

J'appelai alors le lion et lui dis :

—O mangeur de bœufs, sors de ton repaire ! Viens voir en face des hommes ! C'est aujourd'hui le jour du paiement !

Il ne répondit pas. Vous savez, messeigneurs, qu'il en est quelquefois ainsi, et qu'il faut répéter l'invitation pour faire sortir le lion. Je la répétais donc en ajoutant :

—Ne fais pas le chien. Si tu es un homme, sors, te dis-je ! Viens à nous !

Et, pour donner plus d'effet à mes paroles, je lançai, ainsi que quelques-uns de mes compagnons, des pierres dans l'endroit où nous pensions qu'il était.

Oh ! alors, mes enfants (et, en disant cette phrase, El-Arbi oscillait la tête de droite à gauche), si vous aviez vu cela ! le tonnerre se mit à parler

par la bouche de ce lion, et comme un éclair il tomba devant nous.

Nos fusils partirent, mais il n'eût pas l'air de s'en apercevoir.

Il s'élança sur le groupe du milieu, qu'il prit dans ses pattes, et mit trois des nôtres sous lui : mon cousin Ben-Meftah avec la tête fracassée, le fils de Ben-Smail avec la poitrine ouverte, et mon oncle Rabah qui, par la protection du prophète, n'avait pas de blessures graves, mais qui, se voyant sous le lion, nous criait :

—O mes frères, délivrez-moi ! Par la figure du Dieu le très-haut, sauvez-moi de ce péril !

Presque tout le monde avait fui en voyant ce que le lion faisait des hommes ; mais les femmes nous firent honte, surtout celles qui avaient un parent parmi les trois qu'il avait couchés sous lui ! Ma cousine Aïcha, qui avait été ma femme, pleurait et s'arrachait les cheveux en voyant son père Rabah dans cette position.

Elle me criait :

—El-Arbi ! délivre-le ! délivre-le, ou jamais je ne te regarderai.

—Je suis à toi, m'écriai-je, et je m'avançai vers le lion pour le brûler, ne voulant pas le tirer de trop loin, dans la crainte de blesser les hommes qu'il tenait.

Il me laissa approcher à trois pas, mais, au moment où j'ajustais à la tête, il se redressa, et, d'un coup de patte, m'arracha mon fusil, dont il fit une faucille !

Me trouvant ainsi désarmé, je reculai d'un saut en arrière et me mis à fuir ! Mais l'affreuse bête était sur mes pas. Je sentis qu'elle allait m'atteindre, quand, avisant un chêne énorme qui avait été abattu et gisait sur le sol, je me jetai dessous, juste au moment où le lion, pensant me joindre, avait levé ses deux pattes pour me saisir.

M'étant brusquement dérobé sous l'arbre, il s'abattit sur celui-ci, en le mordant et en le déchirant de ses griffes, comme si c'eût été moi.

Vous voyez ma position, mes enfants, elle n'avait rien de bon. Mes parents, mes amis et les femmes s'égratignaient les joues en signe de deuil. On me croyait écharpé, j'entendais les lamentations que l'on faisait sur mon sort.

Pendant ce temps-là, le lion était en travers de l'arbre et moi dessous. Ses deux pattes de devant pendaient d'un côté, et celles de derrière touchaient terre de l'autre.

Il sortait de sa gueule des grondements effroyables, de l'écume et une odeur infecte, il était hâletant ; j'entendais souffler sa poitrine comme si elle eût contenu la tempête.

Comment cela finira-t-il ? Voilà, messeigneurs, ce que je pensais ! Il n'y avait pas à compter sur le secours des hommes : ils avaient été terrifiés par ce qu'ils avaient vu faire au lion. J'invoquai le prophète (sur lui seul soit le salut !) Il eut pitié de moi. Une inspiration me vint. J'avais entendu dire que le lion comprenait la parole de l'homme et se laissait quelquefois attendrir.

Je m'adressai à lui de cette façon :

—O sultan des animaux, tu es le plus fort, sois généreux contre ton ennemi vaincu. Si tu me laisses la vie, je prends Dieu en témoin que jamais plus je n'attaquerai toi, ni ceux de ta race.

Le lion comme s'il eut compris et accepté le pacte, rugit encore une fois, puis quitta sa position de dessus l'arbre, et se retira lentement vers la forêt en jetant de temps à autre un regard de mon côté.

J'étais bien joyeux, comme vous pensez, de voir le lion s'éloigner, mais je n'osai sortir de dessous mon arbre pendant qu'il était en vue.

Ce n'est que lorsqu'il fut entré dans les bois, et que je l'entendis dire par mes compagnons, que je me relevai et me mis à courir vers eux, comme si j'avais eu des ailes.

Je fus accueilli par tous avec des cris d'étonnement et de joie.

Mais je n'avais pas été seul aux prises avec le lion.

Je proposai d'aller relever les trois hommes qu'il avait d'abord abattus.

Quel spectacle, ô envoyé ; de Dieu !

Ben Meftah était mort sa tête était en fromage. Ben Smail vivait encore, mais il avait la poitrine ouverte et devait mourir dans la journée.

Enfin, mon oncle n'avait que des contusions, mais il avait été foulé par la poitrine du lion et se trouvait évanoui.

Nous dûmes les rapporter tous les trois à nos tentes, où les lamentations du deuil durèrent huit jours.

Voilà mes enfants, ce qui est arrivé de moi avec le lion, j'ai eu bien de la peine d'avoir été cause de la mort de deux hommes.

Aussi, depuis ce jour j'ai tenu parole, et jamais, quoiqu'il m'ait mangé bien des bœufs et des brebis, je n'ai songé à me battre de nouveau avec lui.

C'était convenu, on ne doit avoir qu'une seule parole.

Je sais bien, ajouta El-Arbi, en manière de péroraison, qu'il y a des hommes qui tuent le lion comme si ce n'était qu'un chien, mais c'est par la permission de Dieu que cela arrive.

Il n'y a, mes enfants, de force et de puissance qu'avec l'aide de Dieu : tout passé en ce monde, lui seul est éternel ! Allez avec le salut !

Général MARGUERITE.

## LE JEU DES LETTRES

FANTAISIE

Depuis quelque temps, un journal parisien publie, par extraits, un très ingénieux alphabet sur la naissance des lettres. Il a beaucoup de succès. C'est une fantaisie assez originale dont voici un échantillon.

L'origine de l'alphabet I, d'après un vieux document :

Quand la vache Io grasse et blonde  
A Jupiter donne son lait,  
Dans l'Olympe a'ors apparaît

La première "lettre I" du monde.

A ce jeu de lettres, plusieurs générations se sont diverties. Dans son poème sur l'*Harmonie imitative*, le chevalier de Piis s'est amusé à quelques calembredaines, qui firent sourire en leur temps. On peut vous en donner un échantillon. Voici pour l'A :

Au haut de l'alphabet l'A s'arroe sa place  
Alerte, agile, actif, avide d'apparat.

Puis c'est le B :

Balbutié bientôt par le gosier débile,  
Le B semble bondir sur la bouche inhabile.

Tout est au g avec le G :

Un jet de voix suffit pour engendrer le G,  
Il gémit quelquefois dans la gorge engagé

Plus curieuse est la variation sur l'M et l'N :

Ici l'M à son tour sur ses trois pieds chemine,  
Et l'N à ses côtés sur deux pieds se dandine ;  
L'M à mugir s'amuse, et même en s'imposant,  
L'N au fond de mon nez s'enfuit en raisonnant ;  
L'N aime à murmurer, l'N à nier s'obstine ;  
L'N est propre à narguer, l'M est souvent mutine.  
L'M au milieu des mots marche avec majesté :  
L'N unit la noblesse à la nécessité.

Le P, plus pétillant à son poste se presse.

Renouvelé du Xi, l'X entrant dans la rixe,  
Laisse derrière lui l'Y grec jugé prolix,  
Et mis, malgré son zèle, au même numéro,  
Le Z, usé par l'S, est réduit au zéro.

L'origine de la lettre N, toujours d'après la même source :

On m'assure que l'N a pris  
Naissance dans une bataille,  
Pourtant, cent fois dans la mitraille,  
En déroute on vit "l'N mia."

Tout cela n'est pas méchant.

Les quatre livres les plus populaires du monde entier : l'*Ami des Salons*, par Mlle Nitouche ; le *Pater*, par François Coppée ; les *Farces de Piron* et les *Lettres d'un étudiant*, 10c. chaque. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1821, rue Sainte-Catherine.

(\*) *Broqueville de la Potherie*, histoire de l'Amérique, page 326, tome I.

# NOTES & FAITS

## Education de la famille

Varron avait coutume de répéter que, si la douzième partie du soin apporté chaque jour à avoir du bon pain et une bonne cuisine était mise à perfectionner sa propre famille, depuis longtemps tout le monde serait parfait.

\* \* \* \*

## Un mot de Thémistocle

La fille de Thémistocle étant recherchée en mariage par deux citoyens, il préféra l'homme laborieux qui était pauvre, au riche qui n'avait fait œuvre de ses dix doigts, et dit : " J'aime mieux pour ma fille un homme sans bien qu'un bien sans homme."

\* \* \* \*

## Premier chemin de fer en Canada

Le premier chemin de fer, en Canada, fut ouvert le 21 juillet 1836, entre Laprairie et Saint-Jean, dans la province de Québec. Sa longueur était de 16 milles ; mais il y a eu si peu de progrès dans le développement des chemins de fer que, quand la première pelletée de terre de la voie ferrée du Grand-Tronc fut remuée par Lady Elgin, en 1850, il n'y avait que 71 milles en opération dans toute la Puissance. Quoique le Canada ait été, à une époque, lent dans la construction de ses chemins de fer, il a depuis quelques années fait de rapides progrès.

\* \* \* \*

## Curiosités des mœurs et coutumes.

Autre peuple, autre façon d'entendre une même chose, dit le *Musée des familles*, dans ses glanes historiques.

Chez nous, se faire montrer au doigt, c'est, en se rendant ridicule ou méprisable par sa conduite, se faire remarquer ou moquer publiquement.

Chez les anciens, au contraire, être montré au doigt était ordinairement une sorte d'hommage, dont l'estime publique pouvait seule honorer celui qui en était l'objet. *Pulchrum est digito monstrari*, dit Perse.

Démosthène, montré au doigt par un marchand d'herbes qui disait à sa voisine : " Tiens ! le voilà. " ne put se défendre d'un mouvement de vanité. C'était au si le faible d'Horace, qui dit à l'un de ses protecteurs que c'est grâce à lui qu'il est montré au doigt par les passants.

Totum muneris hoc tui est  
Quod monstrar digito proterentium.

\* \* \* \*

## Epreuve du bâton à Mandœuvre

Il subsistait encore au dernier siècle, à Mandœuvre, près de Monthéliard, une épreuve judiciaire d'un genre assez singulière. Lorsqu'un vol avait été commis dans le village, tous les habitants étaient sommés de se rassembler sur la place de l'église, le dimanche suivant après vêpres. Là, un des maires de l'endroit ordonnait au voleur de restituer l'objet volé, et d'éviter pendant six mois le contact des honnêtes gens. Si le coupable persistait à ne pas se montrer, on en venait alors à ce qu'on appelait la *décision du bâton*. Les deux maires tenaient chacun par un bout un bâton qu'ils élevaient au dessus de leur tête, et ordonnaient à tous les assistants de passer dessous. Telle était la terreur superstitieuse inspirée par cette cérémonie, qu'il n'y avait pas d'exemple que le coupable eût osé s'y soumettre. Il restait seul et se trouvait ainsi découvert. S'il eût eu l'audace de passer sous le bâton et que plus tard on eût reconnu sa culpabilité, toute communication avec lui aurait été rompue pour toujours, et il eût été à jamais banni de la société de ses compatriotes.

## Des éléments minéraux de l'alimentation des plantes.

Dans une des dernières séances de la Société de physiologie de Berlin, le professeur Hilgarth a attiré l'attention de ses collègues sur un grand nombre d'analyses de sols d'Amérique qui tendent à démontrer que plus une région est sèche, plus le sol en est riche en éléments minéraux, propres à la nutrition des plantes. Cela se comprend tout naturellement, car ces éléments ne sont pas exposés à être entraînés par les eaux de pluie comme dans les régions pluvieuses. C'est dans les terres sèches et ensoleillées comme l'Égypte où, d'après le professeur Flinders Petrie, l'alimentation de l'homme est réduite au minimum, que la civilisation est apparue pour la première fois ; comme le dit le professeur Hilgarth, les races civilisées de l'antiquité ont choisi pour premier établissement les contrées sèches, parce qu'il leur suffisait d'irriguer le sol pour en obtenir des récoltes alimentaires. Le sol des contrées humides ne tarde pas à être enlevé par les eaux et doit être renouvelé, soit par la jachère, soit par application d'engrais.

\* \* \* \*

## Le plus beau volume

Le plus beau volume qui se trouve parmi les 500,000 livres de la bibliothèque du Congrès à Washington est une bible qui a été transcrite au seizième siècle par un moine. La meilleure imprimerie du monde aujourd'hui ne pourrait en produire une aussi magnifique. L'écriture est en lettres allemandes, chaque lettre est parfaite et il n'y a pas une seule rature ou *barbot* dans tout le livre. Chaque chapitre commence par une très grosse lettre, de deux à trois pouces de hauteur, brillamment ornée en encre rouge et bleue. Dans chacune de ces lettres capitales se trouve dessiné le portrait de quelque saint avec un ou deux traits de sa vie, racontés dans le chapitre. La légende rapporte qu'un jeune homme qui avait profondément péché se fit moine pour faire pénitence. Il résolut de copier la bible, afin d'apprendre toutes les lettres des commandements divins qu'il avait transgressés.

Chaque jour pendant plusieurs années il poursuivait patiemment sa tâche, et il était devenu un vieillard quand il l'eût terminée. Il n'y a rien en Europe ou en Amérique qui puisse égaler cet ouvrage.

\* \* \* \*

## Les mois : Octobre

La flatterie avait donné à ce mois le nom de l'empereur Domitien ; mais, après la mort du tyran, il reprit celui qu'il devait à son rang dans l'ordre des mois. Il était sous la protection de Mars.



OCTOBRE ou Pomone trouvée par le Scorpion

Le signe du Scorpion lui est attribué soit à cause de la disposition des étoiles que le représentent, soit à la malignité de cette saison, où les variations de l'air causent beaucoup de maladies.

Les poètes anciens disent que le Scorpion, douzième signe du Zodiaque, est celui qui, par ordre de Diane, piqua vivement au talon le fier

Orion, géant et fils de Neptune et d'Euryale, et qui mourut de la blessure d'une des flèches de Diane, qui la lui avait décochée pour le punir d'avoir osé porter sur elle une main impure.

Pomone était une nymphe, remarquable par sa beauté, autant que par son adresse à cultiver les jardins les fruits. Tous les dieux champêtres se disputaient sa conquête ; Vertumne seul réussit à lui plaire, après avoir employé différentes métamorphoses. Pomone eut à Rome un temple et des autels.

Les peintres modernes la représentent, comme dans notre gravure, couronnée de feuilles de vigne et de grappes de raisin, et tenant dans ses mains une corne d'abondance, ou une corbeille remplie de fruits.

\* \* \* \*

## Marche nationale Bulgare

Où es-tu, ô véritable amour national ? Où brilles-tu, ô lumière patriotique ? Hâte-toi de jeter tes flammes et d'allumer de grands feux dans les cœurs de la jeunesse, pour qu'elle coure aux montagnes les armes à la main.

Embrase notre cœur, amour de la patrie ! Soulève nous contre les Turcs, et impose nous à tous ce cri : " Aux armes ! Courons aux Balkans !

Levez vous tous pour la patrie, et marchez contre les Osmanlis, le sabre au côté et le fusil sur l'épaule ; foutez, frappez et faites-vous justice !

Allons répandre notre sang pour la patrie, pour sa gloire et sa liberté ! En avant contre nos tyrans, les barbares musulmans !

Hâtons nous d'arborer partout le drapeau bulgare, et, la croix à la main, élevons notre cœur vers les cieux, en disant :

" O Christ, notre Sauveur, daignez abaisser vos regards sur nous, et voyez combien nous souffrons !

" Exaucez nos vœux, Seigneur, c'est vous qui êtes notre espérance ! Notre cause est sacrée ; elle est fondée sur votre foi divine, sur votre glorieux nom, ô Fi's de Dieu, qui existez de toute éternité ! "

\* \* \* \*

## Pot de pensées

Il paraît qu'actuellement la chasse aux éléphants bat son plein dans les Indes. Comme c'est drôle ; c'est pour prendre leurs défenses qu'on tue les éléphants !

En Allemagne, on parle d'augmenter le prix de la bière. Il en résultera une grande fermentation.

Le célèbre carillon de Dankerque est, paraît-il tout détraqué.

Pour qu'un carillon sonne juste, il faut que rien ne cloche.

LE CHERCHEUR.

## NOUVELLES A LA MAIN

Monologue d'un ivrogne luttant 10 minutes contre son pardessus qu'il ne peut réussir à mettre.

—Là ! je suis bon ; j'ai la première manche.

\* \*

Une brave paysanne de la Vendée embrasse son fils qui part pour être soldat et, entre deux larmes, lui fait la recommandation suivante :

—A présent, écoute, si tu vas à la guerre, ne t'en mêle pas, je t'en prie ; laisse-les faire.

\* \*

Au restaurant :

—Dites-moi, Baptiste, c'est bien du canard sauvage que je mange là ?

—Oh ! oui, monsieur, tellement sauvage qu'il a fallu lui donner la chasse un bon quart d'heure dans la basse cour avant de l'attraper.

\* \*

A la correctionnelle ?

Le président — Vous avez frappé cette malheureuse fille... Vous lui avez poché les yeux !... L'accusé donnant un tour galant à ses accroche-cœur :

—Que voulez-vous, mon président, c'est la nature qui veut ça... J'ai toujours tapé dans l'œil des femmes !

CHOSSES ET AUTRES

**PILULES** APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

**VALLET** — Le Pape fera le 8 décembre prochain la clôture solennelle de son jubilé épiscopal.

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRESERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** — Un nouveau téléphone vient d'être inventé en Angleterre. L'appareil de la réception du son fait entendre la parole transmise, dans toute l'étendue de la salle.

**CHARBON** EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérine, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**BELLOC** — La plus grosse pomme qui soit en exhibition à l'exposition de Chicago vient du Canada. Elle sort d'un pommier de la Colombie Anglaise, mesure 15 1/2 pouces de circonférence et pèse 24 1/2 onces.

**QUININUM LABARRAQUE** VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

— Léon XIII célébrera le 19 décembre prochain le quarantième anniversaire de son élévation au cardinalat.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

**RIEN DE PLUS CURIEUX** que le Grand Catal. Livres FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS, 50° Port. Photog., Gravures, Aquarelles, etc. APPY & C<sup>o</sup>. Éditeurs, AMSTERDAM (Hollande).

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

UNE DOSE LE GRAND TAKE THE BEST



Remède contre la toux. 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Crup, les Maux de gorge. Vendu par B. E. McGale. 282-mis-ino

Jeux d'esprit et de combinaison

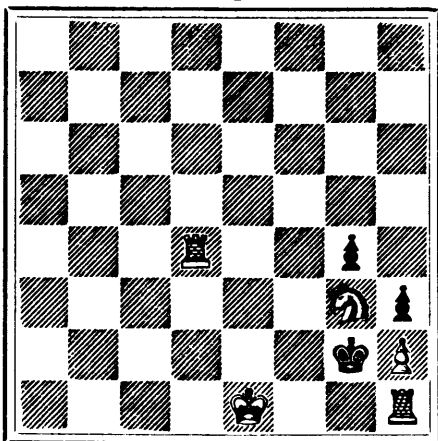
CHARADE

Eût on souffert un froid extrême,  
On se réchauffe en buvant mon premier,  
Ou bien en approchant du feu de mon deuxième.  
On s'amuse beaucoup, dit-on, dans mon entier.

ENIGME

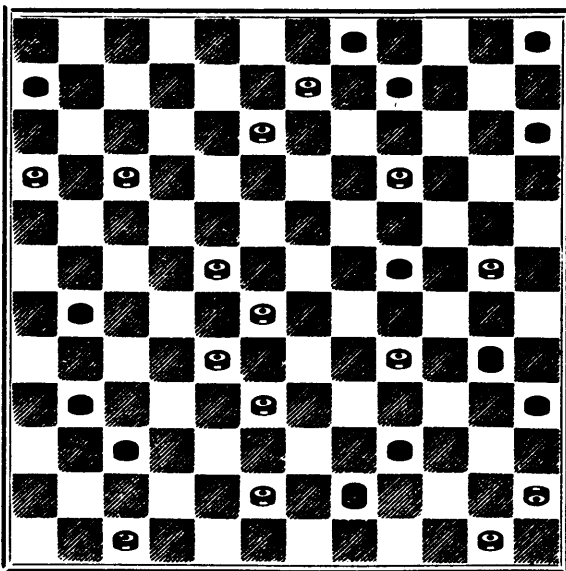
Je m'étends aux bords de la mer,  
Ou bien au perchant des montagnes;  
Je m'abreuve du flot amer;  
J'ajoute aux beautés des campagnes;  
Ou bien encore, ami lecteur,  
Ainsi qu'un bouclier, je protège ton cœur.

No 128—PROBLEME D'ECHECS  
Composé par M. Régis Roy, Ottawa  
Noirs—3 pièces



Blancs 5 pièces  
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 122.—PROBLEME DE DAMES  
Composé par M. N. B., Lévis.  
Noirs—18 pièces



Blancs—15 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

Solution de la charade : Mariage.  
Solutions justes : L. D. Gagnon, Chicagoo; Mme A. E. Jacques, St-Télesphore; Mme J. Laramée, St-Henri; J. Octave Godin, Cap Santé; Mlle Marie Bergeron, Fall River; Mlle Emma Blanchard, Pierre Guay, Lachine; L. U. Renaud, Mlles Alvine et Alice Aubert, Alb. Aubert; Québec; Mlle Mathilde Cartier, P. A. Frenière; A. C. Cartier, jr., St-Jean; Mlle Maria Aymong, Mlle Maria Brunet, Mlle Alice Gaudry, Mlle Gabrielle Vézina, E. D. Lamontagne, Montréal.

Solution du problème de Dames No 120

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
44	37	31	70
40	34	70	33
39	2	27	40
2	68 gagnent.		

Solutions justes : MM. J. B. Guy, Fred Forget, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 127

Blancs	Noirs
1 D 5 C	1 P pr D
2 P 5 F, échec	2 P pr P, mat.
7 variantes.	

ANNONCE DE John Murphy & Cie

AUTOMNE 1893

MANTEAUX, MANTEAUX

Des milliers et des milliers de manteaux en stock. Les plus hautes nouveautés en manteaux, colletteries, etc., qui puissent être vues à Montréal.  
Les manteaux que nous offrons ont les trois qualités requises pour être recommandables, savoir : ils ont le style, la qualité et le bas prix, ce qui est le secret de notre grande réussite dans notre département de manteaux.

ETOFFES A ROBES

Au-delà de 50,000 verges d'étoffes à robes en stock, comprenant les plus hautes nouveautés produites par le marché européen. Voyez nos ét. files à robes et soieries.

SOUS-VETEMENTS

Au-delà de cent lignes nouvelles de sous-vêtements pour dames, enfants et messieurs, prix, comme toujours, très bas.

12,000 VERGES

De rubans de velours vendus pour 5c 7c et 10c la verge  
Largeurs 1, 1 1/2 pouce, valant 10c, 20c, 25c la verge

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Wel. 2193

Federal Wel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois  
Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

**FEUILLETON**

**MANQUANT**

**FEUILLETON**

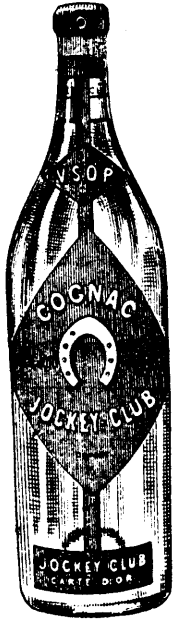
**MANQUANT**

# Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.

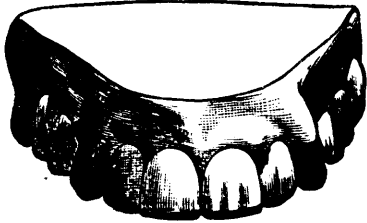


En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles de 25 cts la bouteille.

**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste pharmacien  
193 rue St-Laurent.

## A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

**INGENIEUR DES MINES**

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

## LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

**\$4.00 PAR AN**

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALQ,**

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

# MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

20701

## GRANULES LACTÉES (enregistré)

La nourriture idéale pour les enfants. C'est un extrait pur du lait de vache, composé de façon qu'une fois dissous dans une quantité d'eau convenable, il donne un produit parfaitement équivalent au lait de la mère.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

# “ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

**J. H. ROUFFE & FILS,** Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques  
**ARTHUR HOGRA,** Agent du dept français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agences

## PACIFIQUE CANADIEN

LIGNE

DE

L'Exposition Universelle  
**MONTREAL**

**CHICAGO**

ALLER et RETOUR

**\$18.00**

Du 13 au 28 octobre 1893, inclusivement  
Billets bons pour revenir au point de départ dans les 13 jours de la date d'émission.

Chars d'ortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50.

Train spécial samedi : quittant la station de la rue Windsor à 1.30 p. m. pour Pointe Fortune et les stations intermédiaires, continuera le service les samedis jusqu'au 21 octobre 1893, et arrêtera à Kensington pour laisser les passagers qui désirent assister à la vente de terres et qui ont des billets de retour pour Montréal Junction.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST-JACQUES  
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

**J. EMILE VANIER**  
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)  
**INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR**

107, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
**LA PRESSE**

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans **LA PRESSE.**

**LA PRESSE** est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans **LA PRESSE.**

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans **LA PRESSE.**

Tout le monde reçoit **LA PRESSE.** ?

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans **LA PRESSE.**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 14 octobre 1893.

**31,681**

**BUREAUX**  
71 et 71a, Rue St-Jacques

**MONTREAL**

La **PRESSE** sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour les enfants, paraît le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 24 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France

# PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



NOTRE DAME MONTREAL



## Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les  
**Poudres Orientales**  
les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le  
**DEVELOPPEMENT**

Fermete des Formes de la Poitrine  
**CHEZ LA FEMME**

**SANTE ET BEAUTE !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine**  
**MONTREAL TEL Bell 6512**

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Scientific American Agency for

# PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

## Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.